

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 6 août 1890

Discours prononcé par M. Frédéric PASSY, Membre de l'Institut

Mes chers Amis,
Mesdames, Messieurs,

C'est une rencontre assez originale que celle qui me met en ce moment sur cette estrade en face du savant et éloquent professeur, nullement inconnu de moi d'ailleurs, que nous venons tous d'applaudir.

Il y a quatre ans, à pareil jour, dans une autre maison, je me trouvais amené par le discours auquel j'avais à répondre, à faire des réserves, non pas, certes, contre les lettres anciennes en elles-mêmes, mais contre le culte aveugle et exclusif que professent pour elles certains de leurs admirateurs, incapables, à ce qu'il semble, dans leur admiration jalouse, de comprendre la valeur d'autres études et, comme certains oiseaux, toujours prêts à jeter hors du nid les compagnons qui ne demanderaient qu'à y vivre en paix avec eux.

Je ne sais si, malgré la modération et je crois pouvoir dire la courtoisie de mon langage, j'avais été trouvé trop téméraire ; mais depuis cette époque jusqu'à ce jour il ne m'avait pas été donné de reprendre la parole officiellement la parole dans une solennité universitaire.

Cependant l'année suivante, en 1887, dans la salle même de la Sorbonne, un conférencier développait à peu de choses près la même thèse, et le faisait avec d'autant plus d'autorité qu'il était, de l'aveu de tous, l'un de ceux qui ont cultivé avec le plus d'amour et de succès les lettres anciennes.

A côté de ces humanités anciennes il réclamait une place, et une place considérable, pour ce qu'il appelait les *humanités modernes*. Et au nom de la liberté, au nom du progrès, au nom de la véritable culture des intelligences qui consiste avant tout, on vient de nous le répéter, à susciter toutes les forces qui sommeillent et à aider les esprits et les âmes à s'épanouir, il demandait s'il ne pouvait y avoir dans la maison de l'Université, comme dans la maison du Père Céleste, plusieurs demeures, plusieurs appartements tout au moins, appropriés aux besoins différents de ceux qui viennent s'y abriter. Il ne parlait pas, d'ailleurs, en son nom seul, et ne se contentait pas de donner dans une langue pénétrante et vive de bonnes et solides raisons ; il invoquait de nombreuses, d'importantes autorités. Il en appelait au témoignage des maîtres les plus incontestés de l'enseignement traditionnel, et il citait entre autres un rapport officiel, vieux alors de plus de cinquante ans, de cinquante-cinq aujourd'hui (il est de 1835), dans lequel le plus littéraire et le plus applaudi des professeurs qui ont brillé dans cette même salle de la Sorbonne, M. Saint-Marc Girardin en personne, déclarait que l'on enseigne pas trop de latin, mais qu'on enseigne le latin à trop de monde : ce qui a pour conséquence de ne plus l'enseigner à personne suffisamment bien. C'est précisément ce que je répétais en 1886, plutôt

ce que je dis depuis 1846. Il fallait faire à chacun sa part, ajoutait M. Saint-Marc Girardin ; on a tout mêlé, tout superposé et tout compromis. On est arrivé, disait à son tour le conférencier, à un état de *congestion encyclopédique*.

Ce conférencier qui, à côté des humanités anciennes, savait si bien faire la part des humanités modernes, qui, pour admirer Cicéron ou Démosthène, ne se croyait pas obligé de méconnaître les chefs-d'œuvre de la littérature moderne et de ravalier la grandeur du mouvement scientifique contemporain, c'était, Messieurs, l'orateur même que nous venons d'entendre. C'était l'habile et brillant professeur de rhétorique qui est chargé aujourd'hui, dans ce lycée, d'achever l'enseignement du grec et du latin, et qui pour le faire avec plus d'intérêt et de profit, j'en suis bien sûr, ne se refuse pas, quand il en trouve l'occasion, le mérite d'animer son enseignement par quelques-uns de ces emprunts à la littérature moderne qui le vivifient en le diversifiant, et font mieux comprendre par la comparaison le véritable caractère des chefs-d'œuvre de la civilisation moderne. Faire une juste part à ceux-ci, n'est-ce pas la faire plus juste et plus grande à ceux-là ? De même, on nous le rappelait tout à l'heure, l'esprit ne peut que gagner à ce qu'on ne lui sacrifie pas le corps.

Ce serait peut-être le cas de reprendre ensemble, en face l'un de l'autre et en face de ce lycée nouveau, sous l'invocation à la fois littéraire et scientifique dont il porte le nom, cette thèse que nous avons traitée ailleurs isolément. Nous sommes, à ce qu'il paraît, M. Dietz et moi, des novateurs ; des novateurs qui ont des ancêtres, vous venez de le voir, et de bien anciens, ne fût-ce que d'Alembert et Rabelais. Il ne serait pas sans intérêt de montrer en quoi et pourquoi nous le sommes, et de faire voir à ceux qui nous croient leurs ennemis que nous sommes, au contraire, leurs plus vrais et leurs plus sincères amis ; que, suivant une parole de Charles Clavel, répétée depuis par l'éminent Directeur de l'Ecole supérieure d'institutrices de Fontenay, M. Pécaut, c'est pour sauver l'enseignement classique digne de ce nom, pour sauver la culture libérale de la jeunesse, qu'il importe de rajeunir cet enseignement en mêlant au vieux sang qui l'a fait vivre jadis un peu de sang nouveau.

Nous, nous ne sommes point des fanatiques et des ennemis aveugles ; nous ne sommes ennemis que de l'immobilité, de la routine, du fétichisme. Nous ne combattons que ces systématiseurs à outrance, - pour reprendre un mot que nous avons applaudi tout à l'heure, - qui, en s'obstinant à empêcher l'air de pénétrer dans les habitations que leur a léguées le passé, finiraient par les faire désertier par ceux-là mêmes qui ne demanderaient qu'à les animer, à les illustrer peut-être.

Nous ne sommes, je le répète, les ennemis de rien de ce qui peut honorer et servir l'humanité, et nous savons que les lettres anciennes sont une partie du trésor de l'humanité. Mais nous savons aussi qu'elles n'en sont qu'une partie et nous pensons que c'est l'appauvrir et l'amoinrir que de la condamner à ne point connaître d'autres richesses. Nous disons que le passé a ses droits ; mais nous disons que le présent a les siens et qu'il a ses devoirs envers l'avenir. Nous disons que les temps changent et les besoins aussi, et que l'éducation doit changer avec eux ; qu'il faut assurément dans une société, même utilitaire et pratique, des lettrés, des érudits, des gardiens de la tradition et des représentants du passé, qui maintiennent sous les yeux des générations actuelles ce qui a été fait, pensé et dit par les générations précédentes ; mais nous disons en même temps que la vie a des exigences nouvelles et changeantes, que dans des sociétés mêlées comme les nôtres, il faut pour des

professions et des carrières diverses des préparations dans une certaine mesure diverses aussi. Nous disons surtout, et j'emprunte cette parole à l'orateur même que nous venons d'entendre, que le premier objet de l'instruction, c'est le développement des intelligences elles-mêmes, et qu'il y a quelque chose qui vaut mieux cent fois que ce que l'on apprend, c'est le goût d'apprendre, c'est l'habitude de s'appliquer, de se développer, de compter sur soi-même ; c'est cette activité, cette énergie, cette vitalité intellectuelle, morale, physique, à laquelle on vient de rendre, après Buffon, un si juste et si digne hommage. Or, cette activité, on ne peut l'attendre que d'une instruction appropriée à la fois aux aptitudes et aux besoins de ceux à qui elle est donnée, et dont ils sentent, à mesure qu'ils la reçoivent, et l'utilité et la grandeur. Les sciences, évidemment, ne sauraient en être exclues. Elles sont, au point de vue pratique et au point de vue du développement intellectuel, une partie désormais essentielle de toute instruction qui prétend être sérieuse. On ne peut espérer poursuivre honorablement la plupart des carrières, si l'on n'y a été préparé par des techniques suffisantes, et l'on ne saurait se croire désormais un homme instruit, dans quelque sphère contemplative que l'on fût résolu à se tenir, si l'on ne possède au moins une connaissance générale des lois fondamentales du monde physique. Il en est de même des langues modernes ; leur utilité pratique est évidente. C'est être aujourd'hui dans un véritable état d'infériorité que de ne pouvoir ni comprendre ni se faire comprendre au-delà des frontières du pays où l'on est né : c'est être en quelque sorte, comme l'ancien serf attaché à la glèbe, retenu au sol, non plus par les pieds, mais par la tête. La valeur esthétique des langues n'est pas moindre, et ce n'est pas déprécier les grands écrivains de l'antiquité que de dire qu'il y a dans les chefs-d'œuvre de la littérature moderne une hauteur de pensée, une largeur d'inspiration, une noblesse de sentiment, qui font d'elle un des éléments les plus précieux d'une culture intellectuelle et morale complète. Il y a des humanités modernes comme des humanités anciennes ; ou plutôt tout ce qui forme l'homme fait partie des humanités ; et M. Dietz, en le démontrant dans sa belle et intéressante conférence, avait raison de dire qu'un Goethe, un Schiller, un Dante, un Shakespeare sont des classiques au même titre que ceux auxquels on est habitué à réserver ce nom.

Et si l'on insiste sur l'utilité et la puissance de cette gymnastique qui consiste à lutter corps à corps avec les auteurs anciens, à se pénétrer de leurs pensées, à rendre dans notre langue ce qui a été exprimé dans des langues différentes, nous osons dire que cette gymnastique n'est peut-être ni moins utile, ni moins féconde, lorsque c'est avec les modernes que nous nous mesurons ; et que sans déprécier en rien, encore une fois, les exercices qui ont formé nos pères, on peut tirer de ce que nous imposent les nécessités de la vie contemporaine des avantages non moins précieux et non moins réels.

Je dis, plutôt, que tout travail, tout effort a sa noblesse et sa grandeur ; et que lutter contre les résistances et les rébellions de la nature, franchir les mers, percer les montagnes, jeter d'une extrémité du monde à l'autre ces moyens de communication qui sont pour l'humanité ce qu'est pour le corps humain le réseau de ses nerfs et de ses veines, saisir par la photographie tantôt les traits des êtres passagers que nous aimons, tantôt la trace fugitive de ces astres éternels qui repasseront plus tard devant nos successeurs ; pénétrer les secrets de la vie et de la mort ; anéantir la douleur, étouffer dans leurs germes les épidémies, susciter et diriger à son gré les forces inépuisables que recèle en elle-même la matière, apprivoiser la foudre, marcher sur les vents, et comme l'a dit Victor Hugo, monter tour à tour sur la mer et sur le ciel, c'est là assurément faire une œuvre non seulement féconde pour la puissance matérielle et pour le bien-être de l'humanité, mais grande au point de vue de sa puissance intellectuelle et morale

et dont les résultats ne tendent à rien moins qu'à réaliser graduellement sur la terre les plus nobles aspirations et les plus généreuses ambitions des penseurs, des philosophes et des poètes.

N'est-ce pas en poursuivant par la science la conquête de son domaine, en abaissant sous le pas de ses membres jadis épars les barrières qui les divisent, en mêlant à la fois les idées, les produits et les hommes, que la grande famille humaine s'achemine peu à peu vers cette unité qui est son idéal et son rêve, et se prépare à réaliser moins imparfaitement l'antique parole qui nous la montre comme un peuple de frères, habitant en paix la même demeure : *Unanimes in eadem domo*.

E s'il est quelque part un lieu où ces réflexions soient à leur place ; si quelque part on est fondé à protester contre ces divisions artificielles qui élèveraient entre l'esprit scientifique et l'esprit littéraire des barrières infranchissables, n'est-ce pas ici dans cette maison dont le nom seul est une protestation contre cette mutilation de l'intelligence humaine, et sous le patronage de ce génie à la fois scientifique et littéraire qui a su, on vient de nous le rappeler, observer avec patience, expérimenter avec art, déduire et généraliser avec grandeur, deviner avec hardiesse et rendre dans un style, dont on a comparé la majesté à celle de la nature elle-même, les secrets qu'il avait arrachés à cette nature et les vues qu'il laissait après lui à ses successeurs ?

Je ne voudrais pas, mes chers amis, après le brillant portrait qui vient de nous en être tracé, essayer de peindre à mon tour devant vous cette grande figure de Buffon. Je demanderai seulement à M. Dietz la permission d'emprunter à son modèle lui-même quelques traits qui confirment d'une façon originale et saisissante la justesse de ces aperçus. En rouvrant un peu au hasard ces jours derniers quelques-uns des volumes du grand naturaliste, je rencontrais parmi d'autres, le passage que voici :

« L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition. Non seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir en son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science. Il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de pensée qui est le germe de la philosophie. »

C'est de Pline que Buffon fait ce bel éloge. Ne vous semble-t-il pas que c'est le sien qu'il a par avance tracé sans le savoir ?

Oui, Buffon a été, comme Pline, l'homme qui savait tout ce qu'on pouvait savoir en son temps, et il n'a pas été que cela. Il a été l'homme qui, dans cet amas prodigieux de connaissances, grâce à cette qualité maîtresse de l'ordre que vous avez justement louée en lui, Monsieur Dietz, introduisait la clarté, et grâce à la faculté d'animer, en les généralisant, les faits qu'il contemplait, y faisait pénétrer le mouvement et la chaleur ; « le sentiment (c'est lui-même qui parle) se joignant à la lumière ! » C'est un grand savant, un grand écrivain et à beaucoup d'égards, je ne crains pas de le dire, un grand philosophe ; un grand philosophe spéculatif et un grand philosophe pratique. Un grand philosophe pratique par les conseils qu'il nous donne et par les exemples dont il les appuie. Un grand philosophe spéculatif, si tant est que l'on puisse séparer la spéculation de la pratique et les effets de leurs causes, par la façon dont il comprend la vie humaine et le monde, par ses aperçus magnifiques et grandioses de cette nature qu'il étudie, sur l'homme qu'il met, ainsi qu'on nous le montrait tout à l'heure, au-dessus de la nature, et sur la divinité qu'il met au-dessus de l'homme ; montant ainsi d'échelon en

échelon, toujours plus haut, de la matière à l'esprit, et de l'esprit à sa source. « L'ouvrage étonne, écrit-il quelque part, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper ! » Et ailleurs, à propos de ce désir de gloire dont il n'a point été exempt, et dont les effets sont bons ou mauvais suivant la façon dont on le comprend, ces mots qu'on prendrait pour un vers de Corneille : « La gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne. »

Ce n'est pas avec une telle manière de comprendre la vie, - vous aviez raison, Monsieur le professeur, de vous y arrêter tout à l'heure, - qu'on se laisse aller à cette langueur, à cette paresse, à cet amollissement, à ces rêveries d'abord vides et bientôt malsaines (car l'esprit humain, lui aussi, a horreur du vide), dans lesquelles se complaisent aujourd'hui un certain nombre de jeunes gens qui affectent de faire fi de ce don suprême et de cette suprême responsabilité de l'existence. Ce n'est pas lui davantage (bien que, pour se rappeler à lui-même la grandeur de sa tâche, il mit habituellement ses manchettes et son jabot de dentelle pour écrire) qui n'aurait vu dans le talent d'écrire qu'une parure, une élégance aristocratique ou un luxe de l'esprit. Bien moins encore aurait-il songé à remplacer par des ornements de pure fantaisie la pensée absente, ou à considérer l'art d'écrire comme un talent d'agrément indépendant de l'art de penser. « Bien écrire, dit-il, c'est bien penser, bien sentir et bien rendre ; » et ailleurs : « Les idées sont le fond même du style. »

Voilà qui étonnerait bien ces prétendus littérateurs d'aujourd'hui, qui professent que l'on peut écrire indifféremment n'importe sur quoi et n'importe quoi, et pour lesquels une plume n'est autre chose qu'un instrument dont on fait l'usage que l'on veut, jetant sur le papier, suivant la fantaisie de celui qui la guide ou les intérêts de celui qui la paie, les choses les plus diverses et les plus contraires, couvrant de fleurs aujourd'hui ou abreuvant de sarcasmes et d'injures demain les mêmes idées et les mêmes hommes, et ne comprenant pas que, si passagère que soit la trace d'une ligne sur le papier ou le son d'une parole dans l'air, il en peut résulter en bien ou en mal des conséquences incalculables dont on porte la responsabilité.

Ah ! ce n'est pas ainsi que l'entendait Buffon ; et ce respect, même extérieur, qu'il professait pour sa plume, n'était qu'une marque de respect qu'il avait pour ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, pour la pensée, maîtresse, avez-vous dit, Monsieur Dietz, d'elle-même comme de l'univers, mais par cela même comptable d'elle-même vis-à-vis de tout l'univers et, suivant l'admirable expression de Voltaire, coupable, lorsqu'elle s'égare, « envers tous les globes ».

Et c'est pour cela (je vous remercie encore de l'avoir remarqué) que ce n'est point lui qui aurait ni recommandé, ni pratiqué ces habitudes de travail hâtif et précipité que l'on appelle l'improvisation. Vous avez bien voulu dire, et je suis en train de vous faire mentir, que j'allais par une improvisation achevée montrer qu'il y a des exceptions à la règle. Mon discours serait moins imparfait qu'il ne l'est, et plus exempt aussi de toute préparation directe, qu'il ne prouverait rien en faveur de ces prétendues exceptions. La vérité est que l'on ne fait rien de rien ; et que pour tout, c'est encore Buffon qui nous le dit, il faut des matériaux, de la peine et du temps. « L'esprit humain ne peut rien créer ; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail ; s'il élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes ; s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels. »

C'est bien l'histoire de ses propres ouvrages que Buffon trace dans ces lignes ; c'est en même temps une leçon qu'il nous donne à tous et qui, du plus petit au plus grand, reste toujours vraie. Il n'y a point d'effets sans causes ; il n'y a pas de beaux écrits, de beaux discours, de belles découvertes sans études préalables. Et si parfois, dans une circonstance ou dans une autre, une émotion vive, une clarté soudaine de l'esprit font jaillir tout à coup, comme par une sorte d'inspiration, des révélations scientifiques inattendues, des démonstrations décisives, ou des accents d'une éloquence irrésistible, c'est, soyez-en bien sûrs, que par un travail antérieur dont, peut-être, il ne s'était pas rendu jusqu'alors suffisamment compte à lui-même, celui qui semble ainsi faire jaillir de sa pensée ou de son cœur des éclairs, y avait amassé les éléments de cette flamme qui attendait l'étincelle. « Ce qu'on appelle l'inspiration du génie n'est, a dit Villemain, que le résultat momentané d'une longue méditation. »

J'ai connu, mes chers amis, quelques-uns des plus merveilleux improvisateurs de ce temps. J'ai été le disciple d'Edouard Laboulaye, dont me parlait à l'instant votre proviseur ; il m'a même fait, ce dont je suis très fier, l'honneur de m'écrire, lorsqu'il a senti s'approcher le moment de quitter cette terre, qu'il me considérait comme son successeur. J'ai entendu un grand nombre de ses causeries et de ses conférences ; j'ai admiré comme tout le monde et plus que tout le monde, comme étant du métier, cette grâce, cette précision, cette propriété des termes qui ne laissent jamais soupçonner l'apparence d'un effort et défiait, par l'heureux enchaînement des idées et par l'exquise perfection de la forme, la critique même la plus sévère. Laboulaye nous a dit lui-même avec quels soins, bien qu'il ne récitât pas et qu'au besoin il pût parler à brûle-pourpoint avec son charme ordinaire, il préparait ses moindres improvisations. Il nous a dit aussi, et j'ai éprouvé la même chose, qu'il lui avait fallu dix ans pour arriver à se lever et à ouvrir la bouche sans sentir ses jambes fléchir et des palpitations de cœur l'étouffer. Tant pis, soit dit en passant, pour ceux qui n'ont jamais connu ce trouble et cette défiance d'eux-mêmes.

J'ai l'honneur de siéger tous les samedis, à l'Académie des sciences morales et politiques, à côté d'un autre maître de la parole, M. Jules Simon. Je l'entends et je l'admire souvent, et chaque fois davantage. Il m'a dit aussi qu'il ne faut jamais se permettre, à moins d'être pris à l'improviste, de se présenter devant le public sans avoir pensé à lui. Cela ne veut pas dire, encore une fois, que lui non plus, il écrive ses discours. Je l'ai vu en plus d'une occasion intervenir tout à coup dans une discussion que rien ne pouvait faire prévoir, et le faire par des discours considérables et irréprochables. Improvisations, direz-vous ? Oui, si vous voulez, mais improvisations rendues possibles, parce que, si je puis ainsi parler, elles étaient à l'état latent dans son cerveau ; parce que, comme Laboulaye, il a travaillé et étudié toute sa vie ; que sur toutes les questions il a des connaissances acquises et des idées faites, et que, à l'inverse de ce savant dont parlait Leibnitz et qui était, disait-il, une bibliothèque merveilleuse dont le bibliothécaire n'était qu'une bête, il possède une bibliothèque incomparable et sait prendre toujours au bon moment sur le rayon qui convient le livre dont il a besoin.

J'insiste, mes chers amis, sur ces considérations, parce que c'est pour vous surtout qu'elles peuvent être d'un utile et fécond enseignement. C'est dans la jeunesse qu'il faut acquérir ces matériaux du travail futur, meubler son esprit, exercer sa réflexion, former sa volonté, assouplir sa main. Plus tard il faudra agir, agir vite, agir bien. Et le temps vous manquera, si vous n'avez pas su le prendre quand vous l'aviez à votre disposition, pour vous mettre en état d'agir bien et d'agir vite. Il faut que vous soyez alors, pour les décisions et les travaux qu'exigera votre

carrière, comme est pour son métier l'artisan qui a fait un bon apprentissage, comme vous êtes vous-mêmes dès maintenant pour cet exercice quotidien de la lecture ou de l'écriture, que vous accomplissez sans y penser et qui pourtant, quand on y réfléchit, est d'une complication presque effrayante. Lire couramment, mais cela suppose une multitude d'opérations de l'esprit à confondre l'imagination. Et faire obéir sa main, l'assouplir à toute cette diversité des traits à former sur le papier, croyez-vous que ce ne soit rien ? On raconte que l'empereur Charlemagne, ayant déjà passé la trentaine, voulut apprendre à écrire. Ce n'était pas la volonté qui lui manquait ; mais sa forte main n'était accoutumée qu'aux rudes managements de sa lourde épée ; tout ce qu'il put faire fut d'arriver à signer à peu près son nom.

J'ai rencontré plus d'une fois dans les cours du soir de vieux ouvriers, estimant qu'il n'est jamais trop tard pour s'instruire, qui venaient chercher à réparer les défauts de leur première éducation. Ils trouvaient la tâche très pénible ; elle n'en était que plus méritoire. Un, entre autres, un cordonnier de plus de soixante ans, à Bordeaux, suait à grosses gouttes en essayant de former des mots sur le papier. Et comme, en le félicitant, je lui disais que ce n'était pas si facile que beaucoup le croient de lire et d'écrire : « Ah ! Monsieur, me répondit-il, c'est autrement dur que de manier le tranchet ou l'alène. » Oui, quand on n'y est pas habitué, et c'est pour cela qu'il faut s'y habituer de bonne heure. Montaigne raconte qu'une femme, ayant porté un jeune veau à sa naissance, avait continué à le porter chaque jour, et que peu à peu elle était arrivée à le porter encore quand il était devenu un grand bœuf. C'est une exagération, sans doute ; mais dans cette exagération, il y a une grande part de vérité, l'habitude est une puissance dont nous ne connaissons pas assez la valeur ; et l'habitude ne se contracte qu'au prix de l'effort et de la persévérance.

Un fin critique, Joubert, a dit que l'art d'écrire suppose de la facilité naturelle et de la difficulté acquise. On peut modifier la formule et l'élargir en même temps pour l'appliquer à l'art de bien vivre. Il faut se l'être rendu facile à force de surmonter les difficultés qu'on y rencontre. Ne vous arrêtez donc point à celles que vous rencontrez, mes chers amis, dans vos études ; ne vous laissez pas arrêter par la nécessité de l'effort ou rebuter par le peu de goût ou de disposition que vous vous sentez pour ceci ou pour cela. Ne vous dites pas, quand bien même quelquefois cela pourrait paraître vrai : « A quoi bon faire ceci ou cela ? A quoi cela me servira-t-il ? » Il faut faire bien, faire le mieux possible tout ce qu'on est obligé de faire, d'abord parce que l'on se trompe souvent en pensant que l'on n'en aura pas directement besoin plus tard, et ensuite faire bien n'importe quoi sert à ce qu'il y a de plus utile au monde, à s'accoutumer à vouloir, à remplir son devoir et à ne rien faire à moitié. Les qualités que vous acquerez aujourd'hui en disciplinant votre esprit, en lui commandant l'attention et souvent, à la suite de l'attention, l'intérêt pour des choses qu'au premier abord vous étiez tentés de négliger, vous les retrouverez plus tard lorsque dans vos carrières diverses vous aurez besoin d'application, d'énergie, d'activité, de dévouement même. C'est le germe de votre avenir que vous semez.

A cet égard, mes chers amis, vous savez quel exemple vous donne Buffon ; avec quelle application et quelle persévérance il travaillait, et c'est, je le crois, à cette puissance de l'application qu'il a voulu rendre hommage, lorsqu'il a dit ce mot qu'il faut savoir comprendre : « Le génie n'est qu'une longue patience. » Si la patience suffisait pour avoir du génie, qui en aurait plus que les ânes ? Mais si elle n'y suffit pas, elle y aide assurément.

En même temps qu'il connaissait les vertus de l'application, Buffon connaissait les inconvénients et les dangers de l'excès. Il se dépensait tout entier ; il ne se surmenait pas, pour employer un mot dont on a fait grand usage de nos jours. Il connaissait ce qu'on appelait tout à l'heure spirituellement les droits de la bête ; n'est-ce pas la bête qui porte l'esprit, et qui veut voyager loin ménage sa monture et la nourrit. On s'occupe aujourd'hui beaucoup de fortifier et d'exercer vos corps en même temps que vos esprits, mes chers amis, et dans un des plus jolis passages du discours que nous venons d'entendre vous avez pu remarquer une allusion discrète, entremêlée d'éloges et de réserves, à ce que l'on appelle les jeux scolaires. Je suis grand partisan des exercices physiques, et je suis heureux de leur voir donner une place sérieuse dans les préoccupations de vos maîtres. Il n'en était point ainsi de mon temps. Nous ne jouions guère ; cela n'était pas bien vu, et les locaux ne s'y prêtaient pas beaucoup. On nous laissait même les jours de promenade, sous prétexte de nous mieux préparer au concours général, nous enfermer, sous le nom de retenue volontaire, dans de mauvaises salles qui n'avaient rien de commun avec celles où vous travaillez aujourd'hui. Tout cela était déplorable. Je me souviens encore de la véhémence apostrophe qu'adressa à ce sujet à notre proviseur le vieil inspecteur général Alexandre, l'auteur d'un dictionnaire grec célèbre il y a cinquante ou soixante ans. Mais il ne faut pas, comme nous le faisons trop souvent en France, aller brusquement d'un extrême à l'autre et substituer à ce qu'on a appelé le surmenage intellectuel le surmenage physique. Il faut se fortifier ; il ne faut pas s'épuiser. Qu'un patriote athénien, pour apporter à ses concitoyens la nouvelle de la victoire qui sauve leur ville, précipite sa course jusqu'à tomber mort en arrivant, je l'admire. Que des jeunes gens, en se laissant aller à l'ardeur de leur âge ou à l'entraînement de la vanité personnelle ou collective, allant jusqu'à compromettre par des efforts dangereux l'équilibre de leurs organes et contracter le germe d'affections dont ils ne se débarrasseront plus, je les blâme. Et je blâmerais, s'il y avait lieu de le faire, ceux qui les pousseraient à de tels abus.

Je me souviens à ce propos -d'un mot caractéristique d'un général. Il passait en revue, au moment de les renvoyer dans leurs foyers, des réservistes qui venaient de faire leurs vingt-huit jours. Ayant fait ouvrir les sacs et y ayant trouvé des provisions qui paraissaient n'être pas fraîches, il voulut savoir pourquoi on ne les avait pas mangées. Et de question en question il finit par apprendre que le colonel (il s'en trouve quelquefois malheureusement de cette espèce) était un de ces vieux dur-à-cuir, qui trouvent que les hommes n'ont jamais assez de mal. Sous le prétexte qu'on en voit bien d'autres à la guerre, il empêchait les siens d'allumer du feu pour faire la soupe ou pour se sécher quand ils étaient mouillés ; si bien que plusieurs étaient sérieusement malades et qu'un même était mort. Le général, qui avait vu la guerre plus que lui, et qui savait que pour résister à ce qu'elle exige il ne faut pas s'être endommagé d'avance, donna devant le front de la troupe ce qu'on appelle vulgairement un *galop* au pauvre homme et conclut en disant : « Comment voulez-vous qu'ils soient bons pour le jour où on aura besoin d'eux, si vous me les éclopez à plaisir ! »

Je vous en dit autant, sans comparaison, mes chers amis, bien que les deux choses se tiennent, pour vos jeux et pour vos exercices. Développez vos forces ; ne les épuisez pas. Un vieux jardinier qui, à l'âge que j'ai, était encore d'une vigueur prodigieuse, me disait un jour : « Si je suis si fort, c'est que j'ai toujours fait ce que mes forces me permettaient, et n'ai jamais essayé de faire davantage. » Faites de même, à moins que, comme le coureur athénien, comme Synégyre retenant avec ses dents la barque persane, vous ne vous trouviez dans une de ces circonstances qui commandent de laisser de côté toutes les considérations de sagesse

et de prudence, et de tout sacrifier, s'il le faut, la santé, la fortune ou la vie. Il y a des heures où, comme Curtius, il faut savoir se jeter dans le gouffre ; mais en dehors de ces heures-là, ne fût-ce que parce qu'elles peuvent venir, on ne doit jamais dépenser inutilement une minute de son temps ni une goutte de sang.

Mais je m'écarte, mes chers amis, et je donne plus que de raison un démenti aux éloges anticipés de votre professeur, en me laissant aller imprudemment aux hasards de l'improvisation. Je reviens à Buffon ; et avant de terminer, je vous demande la permission de vous citer encore un ou deux des passages que j'avais notés à votre intention ; ils achèveront de vous le faire connaître.

Dans une page admirable il expose le système du monde. Il nous montre ces astres sans nombre, obéissant à un ordre merveilleux et infaillible, éblouissants pour l'œil du corps qui les contemple, plus éblouissants mille fois pour l'œil de l'esprit qui essaye de les comprendre. C'est un tableau à mettre à côté de celui qu'en a tracé Voltaire et qui lui arrachait un si sublime hommage à la puissance souveraine qui gouverne l'univers. Il y a, soit dit en passant, des gens pour qui Voltaire est le plus abominable des athées et des matérialistes. Je ne voudrais pas en faire un saint, je sais ce qu'il a sur la conscience ; mais en faire un athée, c'est peut-être plus fort encore. Personne n'a jamais écrit rien de plus énergique ni de plus beau que les articles du Dictionnaire philosophique sur l'immortalité de l'âme et contre l'athéisme. « J'étais absorbé dans la contemplation de ce beau spectacle, dit-il dans *Micromégas*. Je me disais, il faut être aveugle pour ne pas l'admirer ; il faut être fou pour ne pas en reconnaître l'auteur ; il faut être stupide pour ne pas l'adorer. » Buffon n'en dit pas moins. Il nous montre tous ces corps dans un perpétuel mouvement, et il ajoute : « Et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'univers. »

En lisant ces lignes et en redescendant du ciel sur la terre, je me rappelle une réflexion de mon ancien confrère, Bersot, le maître de quelques-uns d'entre vous, à l'Ecole normale, Messieurs les professeurs : « Le remède de l'agitation, c'est l'action. » Il n'y a d'autre repos digne de ce nom, d'autre équilibre que celui qui naît du sentiment de l'activité féconde et satisfaite. Le seul repos qui ne soit point une fatigue en même temps qu'une faiblesse, c'est celui qui résulte de l'harmonie d'une existence bien réglée.

Ailleurs c'est la tableau de la terre que nous trace Buffon. Il nous la montre sous ses différents aspects, à l'état sauvage et à l'état domestique, si l'on peut parler ainsi. Je regrette que le temps ne me permette pas de mettre en entier sous vos yeux ces deux pages, véritablement achevées. D'un côté c'est la nature encore étrangère à l'homme, livrée à ces forces aveugles sue lesquelles il n'a pas mis la main : marais infects, forêts impénétrables, animaux immondes, émanations meurtrières, germes de vie partout en lutte, dont l'exubérance même semble repousser la présence de l'homme et être pour lui une menace perpétuelle de mort. De l'autre côté, c'est la nature dont l'homme s'est approché, dont il a commencé à pénétrer les lois et à utiliser les ressources, dont il règle et dirige la fécondité, qu'il façonne à son usage et qu'il imprègne de son esprit. Et voici en quels termes il nous montre ce futur maître de la nature s'appropriant à prendre possession de son domaine :

« Desséchons les marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles

forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire par le fer ce que le feu n'a pu consumer ; bientôt ... une nature nouvelle va sortir de nos mains. »

Ici encore, mes chers amis, je fais un retour sur nous-mêmes, et ce que Buffon dit de la nature extérieure, je vous demande la permission de le dire de notre propre nature, et en particulier de vous. Cette nature sauvage, cette nature inculte et désordonnée, c'est la vôtre, mes amis, lorsque vous êtes abandonnés à vous-mêmes. Ce sont vos ardeurs mal réglées, vos curiosités impatientes, vos vivacités irréflechies, quelquefois les exubérances et les richesses mêmes de votre tempérament énergique, tout ce qui dans l'enfance abandonnée à elle-même amène tant de déplorables égarements et d'entraînements funestes. C'est le désordre ; Mais c'est le mouvement et ce peut être l'ordre. Et vous êtes là, Messieurs les professeurs, Messieurs les prédicateurs et les ministres des diverses formes de la morale philosophique et religieuse ; vous êtes là avec le sentiment de vos devoirs, avec la conscience de votre utilité, avec la connaissance de ce que l'on peut faire pour tirer parti de ces forces latentes et pour diriger ces énergies désordonnées. Et vous vous dites, comme l'homme de Buffon, en face de ce chaos vivant : « Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! » Et comme lui, mais dans un sens plus noble et plus large, vous ajoutez : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes, aux mauvais instincts substituons les bons, ou plutôt (car cela est plus vrai) à ces impulsions, qui ne sont mauvaises et dangereuses la plupart du temps que faute d'être contenues et dirigées, donnons une direction utile ; épurons les forces en les employant, et de ce besoin d'agir, qui se tournerait contre lui-même et contre la société peut-être, faisons, en lui donnant satisfaction, l'agent du progrès de la société et de ses membres.

C'est, mes chers amis, une loi de l'ordre moral et de l'ordre physique en même temps que la valeur d'une force n'est pas en elle-même, mais dans l'emploi qu'on en fait.

Tenez, nous sommes encore sous l'impression de ces épouvantables catastrophes qui viennent de mettre en deuil la ville de Saint-Etienne et la France avec elle. On ne sait pas bien quelle a été la cause de l'accident. On a quelque lieu de penser cependant que c'est encore une de ces imprudences par lesquelles, pour voir un peu plus clair peut-être ou pour allumer une pipe en contravention, on risque la vie de ses semblables. Quelle responsabilité, quelle conséquence terrible des plus légères fautes, et comme cette pensée doit nous rendre circonspects sur nos actes ! Mais, quoiqu'il en soit, ce gaz qui, enflammé par la faute d'un homme ou par le malheur d'un accident imprévu, sème autour de lui la ruine, la désolation et la mort, c'est à peu de chose près le même qui, préparé dans des appareils appropriés, enfermé dans des réservoirs et conduit par des tuyaux aux lieux où il doit être utilisé, nous donne la lumière, la chaleur, la force motrice, éclaire nos salles de réunion ou cuit nos aliments dans nos demeures ? De même encore de l'électricité ; c'est la foudre meurtrière qui devient entre nos mains l'agent des plus merveilleuses et des plus délicates opérations. La nature physique est pleine ainsi de puissances qui attendent nos ordres pour se tourner à notre service. La nature morale aussi. Les sociétés recèlent dans leurs bas-fonds, dans leurs masses noires, dans ce qu'on pourrait appeler leur barbarie civilisée, des forces redoutables qui se trahissent de temps à autre par des explosions sociales, et dans lesquelles il suffirait de porter la lumière qui éclaire et le feu qui réchauffe pour en faire jaillir des trésors incalculables de richesses, de bien-être. C'est à cette tâche que chacun de nous, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, travaille lorsqu'il fait de sa vie un bon emploi et cherche à aider les autres à faire également un bon emploi de la leur.

Je ne sais pas, mes amis, et vous ne le savez pas probablement beaucoup vous-mêmes, quelles seront vos destinées. Elles seront diverses. Les uns passeront leur vie dans une condition modeste, obscure peut-être ; ce ne sont pas les plus malheureux : souvenez-vous du grillon de la fable ; ni les plus inutiles : ce n'est pas toujours ce qui fait le plus de bruit qui fait le plus de bien. D'autres arriveront à des situations élevées ; ils seront des personnages en vue, et il y aura du retentissement autour de leur nom. Quelques-uns peut-être compteront parmi ceux que l'on considère comme la gloire et l'honneur de leur pays et de l'humanité. Ici ou là, en haut ou en bas, dans l'ombre ou dans la lumière, souvenez-vous que la responsabilité est la même. Souvenez-vous que nous ne sommes point des êtres existants par eux seuls et pour eux seuls, mais des membres d'un grand corps, des mailles d'un réseau dont nous ne pouvons connaître les limites, et comme l'a dit un chansonnier, dont toutes les chansons ne sont point à lire, mais dont quelques-unes mériteraient d'être plus lues qu'elles ne le sont :

« Que non pour nous, mais pour tous, nous naissons »

Ne vous résignez pas à la pensée de faire de vous, lorsque vous disparaîtrez, ce que dans une autre de ses pièces le même chansonnier dit d'un grand personnage inutile ou nuisible :

« Ce n'est qu'une étoile qui file ...

File, file et disparaît ... »

Nous disparaîtrons tous avant bien longtemps, même les plus jeunes, et celui qui vous parle bien avant la plupart d'entre vous. Mais nos œuvres, bonnes ou mauvaises, ne disparaîtront pas. Elles auront leur postérité indéfinie. Et puisque c'est la première fois, aujourd'hui, que ce lycée fait en quelque sorte son entrée dans le monde des vivants ; puisque c'est à vous qu'il a été donné de former le noyau de la famille qui portera désormais le nom glorieux, sous lequel vous êtes groupés, dites-vous, mes chers amis, que le nom d'un lycée, comme celui d'une famille, comme celui d'un régiment, c'est un patrimoine dont on a le droit d'être fier, mais dont on doit compte. Ayez pour votre lycée, sans étroitesse et sans dédain, un peu de la fierté, du respect qu'a le soldat pour son drapeau. Et pour commencer, partez, comme on dit vulgairement, du pied gauche et marchez droit. Vous êtes les nouveaux aujourd'hui ; vous serez les anciens et les vétérans demain. Puissiez-vous alors être fiers de vos successeurs, et vos successeurs vous rendre fiers d'eux parce qu'ils auront été fiers de vous !

Frédéric PASSY

1822-1912

Economiste et homme politique

Membre de l'Institut – Académie des sciences morales et politiques (élu en 1877)

Député de la Seine (1881-1889)

Président fondateur (1889) de l'Union interparlementaire

*A consacré sa vie à l'idéal pacifiste et a diffusé des idées féministes, abolitionnistes, sociales et libérales
Prix Nobel de la Paix (1901)*